

## Bulletin d'histoire politique

**Catherine Saouter (dir.): Le documentaire, Contestation et propagande, Montréal, XYZ éditeur, 1996, 161 p.**

Germain Lacasse



Volume 7, numéro 2, hiver 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1060342ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1060342ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique  
Comeau & Nadeau Éditeurs

### ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Lacasse, G. (1999). Compte rendu de [Catherine Saouter (dir.): Le documentaire, Contestation et propagande, Montréal, XYZ éditeur, 1996, 161 p.] *Bulletin d'histoire politique*, 7(2), 182–184. <https://doi.org/10.7202/1060342ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 1999

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Labelle souligne, entre autres, l'obligation d'accorder aux gens issus des minorités ethniques une place plus importante au sein des organismes publics et parapublics, tout en critiquant leur cantonnement dans la catégorie «communautés culturelles». Michel Seymour élabore sur les droits devant être reconnus aux anglo-qubécois, en tant que composante de la nation québécoise (voir aussi à ce sujet l'article de Mathieu-Robert Sauvé dans la première section du livre); d'autre part il insiste sur la nécessité de la reconnaissance formelle des droits des Autochtones.

Pour des raisons autant morales que politiques ou symboliques, le thème des autochtones nous paraît d'une importance capitale pour le projet national québécois; il aurait mérité, à notre avis, une attention plus soutenue à l'intérieur du volume. Toutefois, nous tenons à souligner le grand intérêt de ce livre pour tous ceux qui se soucient de l'avenir politique et social du Québec et surtout pour ceux qui souhaitent voir dans le projet souverainiste, la construction d'une société pluraliste, équitable et démocratique.

Deirdre Meintel  
Département d'anthropologie/GRES  
Université de Montréal

**Catherine Saouter (dir.): *Le documentaire, Contestation et propagande*, Montréal, XYZ éditeur, 1996, 161 p.**

Le cinéma documentaire a joué un rôle majeur dans la reconnaissance d'une culture québécoise, il a aussi été un important outil de réflexion politique. Le centenaire du cinéma ayant suscité de nombreux débats sur l'histoire et la pratique de cet art, la réflexion sur le documentaire aurait pu s'avérer ici particulièrement fertile. Le livre publié sous la direction de Catherine Saouter nous montre cependant que les spécialistes ne sont pas toujours prêts à un véritable effort de réflexion. L'ouvrage offre quelques textes excellents qui le sauvent, mais l'ensemble est un peu superficiel et laisse souvent le lecteur sur son appétit. Les textes sont le fruit d'un colloque qui eut lieu à Montréal en 1995 dans le cadre du Congrès des Sociétés savantes. L'idée initiale était intéressante, car pour faire le point sur une pratique qui se veut subjective et engagée, on avait convoqué autant de praticiens que de théoriciens du cinéma. Sans doute espérait-on susciter ainsi une réflexion plus branchée sur le réel, démarche qui correspond à la pratique documentaire. L'objectif n'est atteint qu'à moitié, une partie des textes proposant une analyse fertile d'objets importants et

significatifs, mais les autres auteurs se contentant d'annoncer ou de survoler leur sujet.

Le meilleur texte est à la fin du livre, celui de Catherine Saouter, mais c'est aussi le plus discutable pour qui ne souscrit pas à sa vision de l'État. Elle analyse habilement la représentation de l'État dans certains documentaires de l'Office national du film du Canada sur la Deuxième Guerre mondiale. Elle montre que l'univers narratif de ces films est associé à un espace local ou mondial, que le Québec y est ou bien réduit ou bien démesuré, que «les films font surgir une difficulté chronique à nommer l'État, sa relation au citoyen et son rapport au monde» (p. 155). Elle semble déplorer cette faible visibilité de l'État et en déduire une incapacité politique chez le citoyen. Ne faudrait-il pas plutôt penser que la présence hésitante de l'État dans ces films souligne le peu de considération des citoyens à son égard? Qu'un État plus proche du citoyen aura moins besoin d'une rhétorique sinieuse pour le mobiliser?

L'autre texte majeur est aussi vers la fin du livre, celui de Charles Perraton. Il s'agit d'une rétrospective de l'évolution de la perception visuelle et de la position dans laquelle elle place le sujet spectateur. L'auteur montre que la caméra à l'épaule, procédé inventé et adopté par les documentaristes québécois des années 1960, inscrivait le spectateur au milieu de la représentation tout en lui soulignant la subjectivité de ce point de vue. «Les dispositifs de vision sont constitutifs du procès d'identification des individus» soutient Perraton. Au lieu d'un sujet passif observant de loin un monde fictif et étranger, le spectateur du direct était un acteur au milieu du public, assumant et analysant le point de vue proposé par le cinéaste qui le convoquait. Cette liberté du spectateur et du cinéaste furent cependant limitées dans le temps. Deux monteurs de l'ONF, Werner Nold et Louise Surprenant, le rappellent en soulignant que le montage des films est devenu aujourd'hui «un processus de camouflage plutôt que de création», les cinéastes obéissant aux désirs d'investisseurs pour qui toute improvisation est suspecte. Cette description de l'état de la profession est beaucoup mieux argumentée que l'introduction du texte, où les auteurs additionnent les simplifications historiques et théoriques sur le montage.

Leur texte est le dernier d'une série assez peu fouillée, où des théoriciens livrent leurs impressions avec trop de rapidité pour discuter vraiment les questions de fond. L'article intitulé «L'interdit documentaire», signé par Vincent Patigny, valorise la capacité révélatrice du documentaire social, particulièrement approprié pour amener à l'écran la vie ouvrière. L'auteur suppose cependant une équivalence entre documentaire et vérité, analysant peu les choix éthiques fondant différentes vérités, et oubliant la capacité polémique et réaliste du cinéma de fiction. Mireille Lafrance décrit le *Taire*

des hommes fait en 1968 par Pierre Harel et Pascal Gélinas pour raconter le fameux «lundi de la matraque»; sa description du film et des débats qu'il suscita est cependant bien brève. Tel est aussi le cas du texte d'Ouseynou Diop, survolant très vite et de très haut le documentaire africain et mettant même en garde contre un cinéma trop engagé. Cette conclusion est pour le moins étonnante, concernant une région où la liberté d'expression est si aléatoire. Yves Laberge décrit un film de Peter Watkins pour essayer de cerner les figures d'une anti-propagande, mais sa description n'est encore qu'une esquisse.

D'autres textes trop brefs livrent néanmoins quelques réflexions plus pertinentes. Laurent Aknin décrit la rhétorique et le contrat de lecture particulier d'un corpus fort peu étudié appelé le Mondo film. Il s'agit de films misant sur une approche documentaire pour pouvoir exploiter le sensationnalisme de «réalités» censurées dans la fiction commerciale (sexe, violence) et dont le prototype fut le célèbre *Mondo Cane* en 1961. Le statut ambigu du documentaire est aussi souligné par Michèle Lagny, dont la description du cinéma colonial français, toujours bienveillant et condescendant, vient atténuer la définition contestataire du documentaire. Trois cinéastes rappellent pertinemment qu'un cinéma engagé n'est pas affaire d'essence mais de courage et de créativité. Colin Low rappelle l'implication de plusieurs cinéastes des années 1960 dans les communautés qu'ils voulaient contribuer à transformer. Il ne dit pas comment développer maintenant ce cinéma «visionnaire et humanitaire» mais d'autres ont livré quelques propos sur cette tâche. Daniel Garabedian, réalisateur français, explique que le documentaire repose sur un traitement particulier du réel, qu'il n'est pas une «trouée sur le monde» mais un certain regard sur le monde et son histoire. Daniele Segre, documentariste italien, pousse plus loin cette idée et propose comme éthique «de ne pas réaliser d'œuvres didactiques au service du consentement (...) de travailler sur les racines et l'identité qui sont des concepts totalement absents à ce moment de notre Histoire» (p. 104).

L'énoncé de Segre résume assez bien la pertinence de ce livre. Les textes les mieux argumentés y traitent de la construction de la subjectivité et aideront le lecteur à en comprendre les mécanismes dans une pratique médiatique toujours liée à l'historique et au politique. Les autres textes ne lui poseront pas beaucoup de questions, mais le renseigneront sur un cinéma mal connu. Tout compte fait, c'est certainement mieux qu'un T-shirt de Godzilla!

Germain Lacasse  
Historien du cinéma